

## Bozar

### Le parlement des écrivain·e·s 19 Oct.'23

Tinneke Beeckman

Le changement climatique va désorganiser bien des communautés humaines. L'imminence de cette menace exige qu'on pose un regard réaliste sur une situation dramatique. Ce n'est qu'à cette condition que les gens pourront décider des actions politiques à mener ensemble. En cette période, malheureusement, on assiste à un autre phénomène : les individus passent toujours plus de temps dans le monde virtuel. Là, ils s'enferment dans un univers de perceptions qui ne correspond pas à la réalité telle qu'elle est. Et qui est séparé de celui des autres. Une action politique concertée et efficace est-elle possible alors que les gens ne s'accordent pas sur la réalité dans laquelle ils vivent ? Quel effet exerce le monde virtuel sur les divergences politiques ?

Dans son récent livre *Doppelgänger. A Trip into the Mirror World* (2023), la journaliste Naomi Klein analyse ces questions. Elle plonge dans le monde obscur des plateformes internet d'extrême droite (et d'autres). Son enquête commence pendant la pandémie de 2020. Klein passe plus de temps en ligne qu'auparavant – que faire d'autre ? Elle découvre notamment qu'elle a un double : bien des personnes la confondent en effet avec l'activiste Naomi Wolf. En 1991, cette dernière a publié le best-seller féministe *The Beauty Myth : How Images of Beauty Are Used Against Women* (titre français : *Quand la beauté fait mal*). Mais peu à peu, cette auteure s'est éloignée de ses partisans libéraux et progressistes. Elle a lancé de plus en plus souvent des thèses non fondées. Au point de diffuser pendant la pandémie des idées conspirationnistes, en particulier que le covid serait au service d'une prise de pouvoir fasciste. Lorsque Wolf a propagé à plusieurs reprises de la désinformation médicale, on a fermé son compte Twitter (ceci avant que Musk ne devienne le propriétaire de ce réseau social) ; ses opposants progressistes jubilaient alors. Cependant, Klein découvre que Wolf déménage vers des plateformes médiatiques d'extrême droite, entre autres celle de Steve Bannon, l'ancien conseiller de Donald Trump. Elle y acquiert une grande popularité, colportant des messages de plus en plus outranciers. Comme de nombreux internautes confondent Klein et Wolf, la première reçoit quantité d'insultes ou de louanges destinées en réalité à la seconde. Cet étonnant changement d'identité est le tremplin que Klein a utilisé pour mener à bien une réflexion sur le monde virtuel.

Dans celui-ci, l'intelligence artificielle simule la réalité. Des algorithmes proposent aux consommateurs des sites web et des produits qui reproduisent ce qu'ils ont vu ou acheté dans un passé récent. Ces mêmes algorithmes favorisent les messages émotionnels, attirant les utilisateurs sur certains sites. Ainsi, l'attention qu'on leur accorde est-elle devenue une denrée précieuse. Sur les réseaux sociaux, les gens portent plusieurs identités ; ils y jouent un rôle public, parfois très différent de celui de leur personnalité privée. Les sociétés de données stockent des informations sur ces identités en ligne afin de les vendre. La désinformation devient un moyen de gagner des adeptes, de réaliser des profits financiers et politiques. Ainsi, ces mondes virtuels créent des problèmes invisibles : les citoyens ne croient plus qu'en « leurs » faits, en « leur » vérité. Or, une société libre exige que les citoyens aient confiance en une réalité partagée, quand bien même leurs opinions divergent grandement.

Il faut donc que les citoyens qui agissent ensemble pour former une telle société libre soient capables de penser de manière réaliste : ils doivent regarder la réalité telle qu'elle est. Depuis les débuts de la modernité, cette tâche constitue un thème important, par exemple dans l'œuvre de Nicolas Machiavel (1469–1527). On dit de lui qu'il est un penseur diabolique et cynique, pour qui la fin justifie les moyens. Toutefois, des philosophes comme Arendt et Lefort voient en lui un brillant défenseur de la libre république. Sous ce jour, Machiavel apparaît comme un penseur qui introduit deux idées importantes.

Il convient de décrire l'homme et le monde tels qu'ils sont, et non tels qu'on voudrait qu'ils soient. Dans *Il Principe (Le Prince)*, l'auteur utilise à cet effet l'expression *verità effettuale della cosa* (la vérité effective de la chose). Il nous revient d'évaluer et les causes sous-jacentes aux événements et les conséquences de nos actions. Machiavel remarque que ses contemporains sont attirés par les idées théologiques ou utopiques, et qu'ils invoquent des puissances supérieures ou rêvent d'âges d'or. Aussi ne voient-ils pas les possibilités d'action qui s'offrent à eux. Le Florentin les comprend : en temps de crise, découragement et désespoir s'abattent sur les gens. Un monde imaginaire offre plus d'attraits. Mais fuir la réalité fait obstacle aux solutions. Aujourd'hui, cette fuite revêt de nouvelles variantes que Machiavel n'aurait pu se figurer.

Parallèlement, le penseur du XVI<sup>e</sup> siècle développe une deuxième idée : l'essence du politique, c'est le conflit. Dans toute société se déroule une lutte entre l'élite – laquelle entend maintenir et même renforcer son pouvoir – et le peuple qui aspire à vivre libre (et qui porte en conséquence un regard critique sur ce pouvoir). L'élite comprend les forces conservatrices, entre autres les riches, les hauts gradés de l'armée, les hauts magistrats, les hauts représentants religieux. Le peuple semble coïncider avec un groupe plus progressiste qui cherche à s'opposer au pouvoir. C'est pourquoi il se rebelle régulièrement, relève Machiavel dans ses *Discorsi*. Si pareilles initiatives peuvent se révéler inopportunes, elles ne protègent pas moins la liberté. Idéalement, ces aspirations contradictoires reçoivent une traduction politique : elles sont ancrées dans des institutions, des lois et des pratiques. Les groupes de citoyens peuvent donc être des adversaires, sans pour autant se considérer comme des ennemis. Ils se rapportent à la même réalité dans la pluralité. Machiavel évoque également les différentes manières dont le conflit entre peuple et élites peut dégénérer et déboucher sur la violence et la perte de liberté. Les adversaires deviennent alors des ennemis qui cherchent à se détruire l'un l'autre.

Outre sa description des mondes en miroir, Naomi Klein se penche sur les glissements politiques auxquels on assiste et sur l'attrait qu'exercent des plates-formes d'extrême droite. Analysant le discours de Steve Bannon, elle remarque – avec horreur – qu'il retranscrit certaines analyses caractéristiques de la gauche. Et elle découvre des variations sur « la stratégie du choc » qu'elle a développée dans le livre éponyme : multinationales et gouvernements de droite utilisent des chocs majeurs tels que les crises pour imposer leurs programmes et accroître leur pouvoir sans consulter la population et sans avoir son aval. Mais ne voilà-t-il pas que Naomi Wolf et Steve Bannon mélangent ces critiques d'acteurs puissants de la société – grandes entreprises technologiques, Big Pharma... – avec des absurdités paranoïaques et de la désinformation. Ceci sans proposer la moindre alternative crédible. Klein conclut : des membres de l'élite déploient des idées conspirationnistes pour servir les intérêts de celle-ci. En procédant de la sorte, Wolf et Bannon captent la peur, la méfiance et le mécontentement de nombreux citoyens. Or, ils n'offrent rien d'autre que des mondes miroirs où les gens ne rencontrent que des personnes partageant leurs idées. Et où ils se trouvent renforcés dans leurs peurs et leur méfiance les plus profondes. Pendant ce temps, ils vivent à l'écart de leurs concitoyens qui évoluent pour leur part dans d'autres mondes. Pire, ils se définissent comme étant les opposés de ces derniers, comme des doubles négatifs. Plus aucune discussion de fond n'a lieu. Beaucoup ignorent que, malgré toutes les divergences, il convient de collaborer pour s'assurer un avenir commun. Si l'analyse de Klein sur les mondes miroirs n'est guère porteuse d'espoir, elle donne en revanche un aperçu captivant de l'essence du politique : le pouvoir a toujours besoin d'un contre-pouvoir ; des personnes ayant des aspirations différentes se font systématiquement face ; il convient que cette lutte se déroule dans une seule et même réalité.

## Michel Claise – La rève et l'action

Une des caractéristiques de la société occidentale réside dans l'expression normative de ses valeurs. Ainsi les constitutions européennes et nord-américaines portent en elles les fondements de son fonctionnement institutionnel : la démocratie. Venant d'un lointain passé, la démocratie s'est imposée comme le modèle politique idéal et, à n'en pas douter, reste la référence à laquelle s'accrochent les citoyens des pays libres. Aborder le concept, c'est à la fois mettre en évidence l'importance de son maintien, à tout prix, mais aussi l'insatisfaction qu'il génère auprès de ceux qui l'idéalisent. Comme le disait Jacques Derrida, « être démocrate, ce serait agir en reconnaissant que nous ne vivons jamais dans une société assez démocratique ». Il n'est pas inutile de rappeler que le suffrage universel a été instauré après le charnier de la Grande Guerre, pour les hommes, et qu'en Belgique, les femmes n'ont eu accès au droit de vote qu'en 1948. Mais la démocratie ne peut, dans son approche, se limiter à la définition du système politique. Ce serait oublier la permanente extension des principes démocratiques hors du champ politique au sens strict, et particulièrement dans le domaine social. La démocratie au sens moderne, est à la fois revendication d'une démocratie politique, basée sur le suffrage universel, et d'une démocratie sociale, celle qui prône le principe d'égalité et permet à la citoyenneté l'accès aux soins de santé, à l'enseignement, à la culture, à la justice ainsi qu'à l'aide sociale apportée aux plus démunis. Quel rêve ! Mais voici que quelques petits bémols apparaissent. Le peuple ne gouverne pas mais choisit ses mandataires qui s'expriment par l'exercice du pouvoir législatif. Un exercice qui paraît être relégué au deuxième plan, quand on constate que notre pays est en fait dirigé par les présidents de parti. Et que certaines décisions ou le manque de décisions les rendent impopulaires, sans compter l'image peu reluisante donnée par quelques élus. Et voici qu'une question jaillit des poitrines de ceux qui s'en inquiètent : mais pour qui voter dès lors ? Mais soit ! Le plus important n'est-il pas qu'on puisse encore voter ?

Mais voilà que l'histoire s'emballe. Parce qu'une série de phénomènes mondiaux nous frappe de plein fouet, risquant de déstabiliser la démocratie, qu'elle soit institutionnelle ou sociale, au point de la faire basculer. Nous sommes passés du rêve au cauchemar.

Un premier phénomène est le bouleversement politique et économique des années quatre-vingt. La chute du Mur de Berlin pour commencer. Nous avons un moment imaginé dans notre immense naïveté que la suppression de cette barrière symbolique allait faire déferler nos valeurs sur ces pays enfin libérés du joug communiste. Et bien non ! Ce sont eux qui ont exporté chez nous les produits des activités oligarchiques et mafieuses, par l'argent blanchi qui a envahi notre système économique. Et aujourd'hui nous subissons, à travers la guerre en Ukraine, le chantage énergétique qui menace l'équilibre même de notre société.

Un deuxième phénomène est le basculement dans le cybermonde. C'en est fini de notre vie privée. Nos conversations téléphoniques sont épiées, exploitées, et nos secrets les plus intimes collectés dans plusieurs banques de données. De plus, les attaques comme le hacking (pénétration de nos systèmes informatiques en vue de capter des renseignements ou détourner des fonds), le *phishing* (se faire passer pour une autre personne en vue de commettre des détournements d'argent), les escroqueries (faux investissements proposés sur le net dans des crypto-monnaies, tapis d'orient, etc...), les chantages divers, tout cela fait partie désormais de notre quotidien. Des attaques que nous ne pouvons éradiquer et dont les auteurs sont, entre autres, des terroristes et des États voyous.

Un troisième phénomène touche au dérèglement climatique. Pas seulement la triste constatation du réchauffement de la planète, rendu inexorable par nos propres comportements, mais aussi les infractions telles que le trafic de déchets et d'animaux, dans le seul but d'engranger un produit criminel financier dont les Nations-Unies estiment le

montant quasiment égal à celui du trafic de drogue. Force est de constater qu'aucune législation digne de ce nom n'existe pour combattre les criminels en question.

Un quatrième phénomène provient d'une double crise qui a frappé le monde entier. La première, économique, trouve sa source dans l'affaire des *subprimes* : personne ne l'avait vue venir, partant des investissements frauduleusement surestimés de contrats hypothécaires aux États-Unis. On a pu constater l'asservissement des gouvernements du monde entier pour sauver les banques, principales actrices de cette gabegie. La seconde, la crise du Covid. Laquelle a eu des conséquences similaires quant à l'apparition de criminalités spécifiques destinées à détourner les fonds de soutien des États.

Un cinquième phénomène est le terrorisme. Ce n'est pas une guerre de religion mais une guerre économique déclarée par des États voyous, qui ciblent l'Occident et ses valeurs. Quant au terrorisme qui reste en veille, ça s'appelle la radicalisation. Le terreau des futures attaques.

Un sixième phénomène : la prise du pouvoir par l'économie illicite au départ des activités des organisations criminelles, grâce au blanchiment et à la corruption. Un petit exemple : un gramme de cocaïne pure est revendu 50 euros. Près de mille tonnes par an sont importées et distribuées en Europe au départ notamment des grands ports, dont le principal est celui d'Anvers. Un rapide calcul des bénéficiaires au profit des mafieux donne le tournis. À cet exemple, il faut ajouter les produits criminels des autres activités : trafic d'armes, d'êtres humains, contrefaçon, fraude à la TVA de type carrousel, cybercriminalité, escroqueries, etc... Ces profits se mélangeant à ceux des années précédentes.

Un dernier phénomène : l'impéritie des gouvernants qui refusent d'ouvrir les yeux, négligeant d'ordonner les mesures appropriées pour réagir face à ces dérèglements colossaux et de fournir les moyens aux professionnels pour les combattre.

Cauchemar et inaction.

La littérature a-t-elle un rôle à jouer dans cette pièce tragique ?

Si la machine littérature, comme l'appelait Italo Calvino, repose sur une approche mythique et symbolique, empreinte d'une spiritualité universelle, elle est aussi l'outil de toutes les révoltes. Il suffit de dénombrer les lauréats du prix Nobel de littérature pour se rendre compte que certains d'entre eux ont subi emprisonnements et tortures pour avoir osé s'attaquer aux tyrans de leur pays et, pire peut-être, aux préjugés de ceux qui privilégient le dogme à la réflexion et au partage des idées. Alors oui, la littérature a une mission, qui est celle de transformer le cauchemar en rêve et l'inaction en combat, en dénonçant la dégradation de notre société mondiale, en invitant les lecteurs à en prendre conscience et à les pousser à faire comme les auteurs en question : se battre.

Saint-Exupéry, portant le Petit Prince endormi dans le désert, disait : « Je regardais, à la lumière de la lune, ce front pâle, ces yeux clos, ces mèches de cheveux qui tremblaient au vent et je me disais : ce que je vois là n'est qu'une écorce. Le plus important est invisible. »

Et si le plus important, aujourd'hui, c'était d'inviter l'auteur à prendre l'enfant qui est en lui pour l'emmener hors du désert ?

## Anton Jäger – L’hyperpolitique et d’autres symptômes

Dans la seconde moitié de son récit *Les Années*, Annie Ernaux propose à ses lecteurs un regard dans le rétroviseur sur la décennie 1990–1999 :

« Une rumeur d’eschatologie politique montait. L’avènement d’un “nouvel ordre mondial” était annoncé. La fin de l’Histoire était proche [...]. Le mot “lutte” était démonétisé, comme un relent de marxisme désormais ridiculisé, “défense” désignait d’abord celle des consommateurs. »

Cette « autobiographie collective » de la France de l’après-guerre a été publiée en 2008, peu avant la faillite de Lehman Brothers et la crise cardiaque du système bancaire international qui en a résulté. La traduction anglaise a vu le jour en 2017, la néerlandaise en 2019, soit à la fin de la décennie populiste.

Ce livre dépeint un monde fermé, quasi monastique, au sein duquel des citoyens se sont retirés de la vie publique. Dans la routine de nos existences personnelles, se souvient Ernaux, l’Histoire avec un grand H importait peu. Ainsi, la politique se retrouvait reléguée sur une voie de garage. Des technocrates, postés dans les banques centrales et d’autres institutions, du FMI à la Commission européenne, avaient pris les rênes du pouvoir.

On a alors conçu un idiome approprié au nouveau monde. Tony Blair soutenait que s’opposer à la mondialisation revenait à protester contre le passage d’une saison à la suivante, tandis que le terme *Alternativlosigkeit* (absence de solution alternative) faisait son entrée dans le lexique allemand. Un groupe de poètes polonais assistait à l’ouverture du premier McDonald’s de leur pays. De l’autre côté de l’Atlantique, le parti démocrate choisissait *Macarena* comme chanson emblématique de sa convention nationale de 1996. À Sarajevo, U2 interprétait *Miss Sarajevo* dans une ville assiégée. (Remarque pertinente de l’un des habitants : « Vous, vous repartez après le concert. Vous allez oublier que nous existons. Et nous tous, nous allons y passer. »)

Certes, l’ambiance qui régnait pouvait passer pour libératrice. On saluait, en se cachant pour exulter, la désertion des églises idéologiques du XX<sup>e</sup> siècle. En particulier les sujets qui aspiraient à se libérer des corsets « genrés » et raciaux conçus depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale par le capitalisme organisé. Non sans une ambiguïté orientée, Ernaux a documenté la transition vers le post-politique, regardant autour du nouvel ordre plutôt qu’à travers lui. « Puisque personne ne nous représentait, écrit-elle, il convenait de se faire plaisir d’abord. Voter était une affaire privée, affective. On attendait la dernière pulsion [...]. Il fallait l’habitude, le souvenir d’un très ancien “devoir électoral” pour se déranger un dimanche d’avril, en plein milieu des vacances de printemps. » Initialement, drogues et festivités semblaient gages de distraction s’accompagnant de promesses consuméristes toujours plus exubérantes. Ernaux : « Une pub disait *L’argent, le sexe, la drogue, choisissez l’argent.* » La musique rave devenait le rituel du deuil de l’économie industrielle, tandis que discothèques et festivals se transformaient en « paradis du ravissement sonore et de la griserie chimique », ainsi qu’a pu le formuler Gavin Jacobson.

Quant à la politique, elle s’est retrouvée décantée en un flux de banalités suscitant l’irritation. Les analyses des scrutins électoraux ont de plus en plus ressemblé à l’étude des boîtes noires d’un avion après une catastrophe aérienne, les citoyens jouant eux-mêmes désormais le rôle de catastrophes naturelles. Les craintes « liquides » de perversions privées, ainsi que les a appelées Zygmunt Bauman – de la maltraitance des enfants au comportement répréhensible d’un chef d’État –, ont remplacé les scandales publics des

années 1960 et 1970. « Tout est permis, mais rien n'est possible », selon la cosmologie de Michel Clouscard pour les années 1990 ; pour sa part, Cornelius Castoriadis voyait dans « une montée de l'insignifiance » une société toujours plus à la dérive. Dans un article récent intitulé « The End of the End of the End », Sam Kris revient sur la même période qu'Ernaux, mais en posant dessus le regard d'une génération postérieure : « À l'époque, rares étaient les jeunes qui se définissaient politiquement. Mes amis raffolaient de grandes déclarations telles que "Pour moi, pas de féminisme" ou "La politique, c'est pour les petits esprits". Nous, les milléniaux, on ne nous stéréotypait pas comme "prétentieux", "moralisateurs" ou "hypersensibles" : on était tous censés être des nihilistes alcooliques ou des étudiants fils à papa. À l'époque, le problème de l'électorat n'était ni la désinformation, ni l'extrémisme ni le désir de s'étriper – c'était qu'on avait la flemme d'aller voter. »

« On ne savait pas, raconte pour sa part Ernaux, si c'était les médias avec leurs sondages, à *qui faites-vous confiance*, leurs commentaires supérieurs, les politiques et leurs promesses de faire baisser le chômage, boucher le trou de la Sécu, qui nous usaient, ou l'escalator de la gare toujours en panne [...], toutes ces choses pour lesquelles mettre un bulletin dans l'urne était aussi dérisoire que de jeter un bulletin de participation à un jeu dans une boîte au centre commercial. » Liberté et émancipation étaient au rendez-vous, mais aussi une solitude et un désespoir sans fond – une « révolution froide », pour reprendre l'expression de Michel Houellebecq.

Une décennie de remous populistes plus tard, les témoignages d'Ernaux nous semblent à la fois familiers et étranges, décalés. L'individualisation agressive et le déclin des institutions collectives n'ont pas été enrayés. Les partis politiques peinent à regagner des adhérents, si ce n'est parmi les adeptes du « numérique ». Les associations n'ont pas vu leurs effectifs augmenter. Les églises n'ont repeuplé ni leurs bancs, ni leurs paroisses, et, dans la plupart des pays, les syndicats ont stagné ou se sont à peine étoffés. Cette absence de membres ne se limite pas au niveau institutionnel. Dans l'ensemble de l'Occident, la société civile s'enfoncé dans une crise durable, ce qui passe pour de l'action « politique » étant en réalité monopolisé par des mobilisations éclair, des ONG, des influenceurs ou encore des philanthropes. À cet égard, le chapitre du post-politique paraît loin d'être clos.

Pourtant, on a assisté à un indéniable glissement de certaines coordonnées. Le cocktail de défiance, d'euphorie et d'apathie, ce lourd affect post-historique si caractéristique des années 1990 évoquées par Annie Ernaux, ne semble plus guère d'actualité. Trivialité et émoi – l'« hédonisme dépressif » relevé par Mark Fisher au début de ce siècle – se sont transformés en quelque chose de tout à fait différent. Joe Biden a été élu après une participation record : lui-même a recueilli 81 millions de voix, son adversaire 74. Le référendum sur le Brexit a été le plus grand vote démocratique de toute l'histoire de la Grande-Bretagne. L'initiative Black Lives Matter s'est traduite par un massif engouement – un appel qui a contraint les plus grandes entreprises et célébrités à endosser le manteau de la justice raciale, de Jeff Bezos qui a redessiné le logo d'Amazon, à David Guetta qui a *sampilé* les discours de Martin Luther King Jr. lors d'un DJ set sur un gratte-ciel new-yorkais.

Cette dyspnée affective s'étend désormais du haut au bas de l'échelle. Les marches BLM se sont distinguées comme étant les plus grandes manifestations de l'histoire des États-Unis – des milliers d'actions de protestation réunissant, selon les estimations, de 15 à 26 millions de personnes. Au cours de l'été 2020, près d'un dixième de la population adulte de ce pays est descendu dans la rue, tant des avocats d'affaires que des jeunes chômeurs qui, au petit matin, ont déclenché des émeutes. Quelques mois plus tard, des institutions étatiques, allant du Canada à l'Allemagne, étaient attaquées par QAnon pendant qu'on assistait à

diverses manifestations contre le confinement. Des plateformes comme TikTok, YouTube et Twitter/X regorgent de contenus politiques, allant de vlogueurs déclamant des pamphlets anarchistes à des influenceurs de droite fulminant contre les réfugiés. Les choix en matière de consommation – du véganisme au budget climatique –, occupent une place de plus en plus importante dans nos vies. Des livres de développement personnel conseillent aux citoyens de repérer les préjugés raciaux en eux et de les exorciser. Drapeaux et marqueurs de genre prolifèrent sur les profils Instagram et Twitter/X. Une nouvelle sensibilité politique se fait visible sur les terrains de football, dans les programmes à succès de Netflix, dans les modalités selon lesquelles les gens se décrivent sur les médias sociaux...

Une fois de plus, tout se révèle politique. Et malgré les affects illimités qui dominent et réforment les institutions – instituts culturels, partis politiques, organismes supranationaux –, très peu d'Occidentaux sont en réalité partie prenante dans les conflits d'intérêts organisés qu'on qualifiait autrefois, au sens classique du XX<sup>e</sup> siècle, de politiques. Le néolibéralisme n'a pas été remplacé par une social-démocratie renouvelée ; la mondialisation ne se désagrège pas en « démondialisation », et l'État-providence ne revient pas non plus à une forme classique de l'après-1945. Dès lors, comment caractériser au mieux cette nouvelle période ?

En mai 2020, France Inter a invité une série de romanciers à réfléchir sur la pandémie. Tonalité d'ensemble : une transition qui donne de l'espoir. La covid 19 serait un tournant dans l'histoire de la civilisation, elle pourrait nous laisser un monde nouveau, méconnaissable. Un avis que l'un des premiers invités, Michel Houellebecq, ne partage absolument pas : « Nous ne nous réveillerons pas, après le confinement, dans un nouveau monde ; ce sera le même, en un peu pire. » Pour lui, la covid est « un virus banal, apparenté de manière peu prestigieuse à d'obscurs virus grippaux, aux conditions de survie mal connues, aux caractéristiques floues, tantôt bénin tantôt mortel, même pas sexuellement transmissible : en somme, un virus sans qualités... »

Houellebecq s'est depuis longtemps imposé comme l'auteur le plus emblématique de l'ère post-politique. Son premier roman, *Extension du domaine de la lutte* (1994), traite du nihilisme d'une génération qui ne connaît ni la politique ni l'Histoire. *Les Particules élémentaires* (1998) est une chronique du post-politique hédoniste des années 1990, complétée par les derniers tours de force du génie génétique et de la conquête spatiale. *Lanzarote* (2000) reprend la critique de la touristification du monde déjà soulevée dans le premier opus. Ainsi que Christopher Caldwell l'a noté à propos de l'écrivain français dans le mensuel *Commentary* (mars 2020), son ère du post-politique suppose « un démantèlement des hiérarchies, des institutions et des cultures ». Ce qui pose un problème aux auteurs d'œuvres fictionnelles, puisqu'il s'agit là de thèmes sur lesquels les romans ont toujours porté, certes à des époques caractérisées par « des familles nombreuses et soudées, des entreprises commerciales aux intérêts enchevêtrés et des communautés établies de longue date ». Selon Caldwell, Houellebecq a relevé ce défi en faisant preuve d'« intégrité artistique, et en refusant d'imaginer qu'on pourrait réinsérer des individus de notre époque dans de tels réseaux de significations "romanesques" ».

Dans *Plateforme* (2001), la fête est déjà finie. Une sensation impérieuse de paranoïa se développe : des terroristes islamiques perturbant le refuge que les doux rêveurs Occidentaux se sont construit, ceux-ci donnent naissance à un « État de surveillance ». Dans *Soumission* (2015), cette menace périphérique se transforme en une attaque frontale lorsque des islamistes prennent d'assaut le siège du pouvoir en France et proclament un califat sur les bords de la Seine. La brume du post-politique finit par se dissiper, mais l'alternative concoctée par Houellebecq témoigne d'un traditionalisme régressif sans attrait

électoral, uniquement réalisable par le chantage et la coercition. Dans *Sérotonine* (2019), un rival réceptif au post-politique émerge enfin : l'occupation désorganisée et volatile des carrefours et des rues. Des paysans bloquent l'autoroute puis prennent à partie la police française. Houellebecq annonce les gilets jaunes, qui ont lancé leurs manifestations quelques mois seulement avant la publication du roman, après que Macron avait annoncé une taxe supplémentaire sur les carburants.

C'est là que l'emprise de la méthode artistique de l'écrivain s'affaiblit. Dans son dernier roman *Anéantir* (2022), l'intrigue semble au premier abord très actuelle. L'histoire se déroule en 2026, le protagoniste étant un certain Paul Raison, conseiller de son ami Bruno Juge, le ministre français de l'Économie et des Finances. Les élections présidentielles approchent. Juge veut se présenter en s'appuyant sur un programme promettant maintes modernisations, ceci après avoir atteint, pendant cinq ans, des résultats raisonnablement positifs. Sur la Toile, des vidéos de décapitation d'un ministre apparaissent, semblables à celles bien connues diffusées par l'État islamique ; comme elles sont très ingénieusement élaborées, les spécialistes du gouvernement ont le plus grand mal à découvrir qui se cache réellement derrière elles. Par ailleurs, une mystérieuse série de cyber-attaques interrompt le trafic dans plusieurs ports internationaux. Plus loin, le roman passe à une vitesse inférieure. Paul quitte Paris pour rendre visite à son père, lequel, à la suite d'un infarctus cérébral, est placé sous assistance respiratoire. De retour dans sa famille, le conseiller retrouve sa fervente catholique de sœur, Cécile, électrice de Le Pen et épouse d'un notaire au chômage. Nous entrevoyons Suzanne, la mère, une écologiste, ainsi qu'Aurélien, frère cadet de Paul, qui officie comme archiviste au ministère de la Culture tout en étant prisonnier d'un mariage peu vivifiant. Le roman s'achève sur la descente au purgatoire de Paul après qu'on lui a diagnostiqué un cancer.

Pour le Houellebecquien moyen, les éléments constitutifs d'*Anéantir* apparaissent bien vite comme des symboles de l'ère post-politique qui ont fait la renommée de l'écrivain. Mais quelque chose cloche. Le roman semble avoir été écrit de manière compulsive et hâtive sur un ton inhabituellement doux. Que s'est-il passé ? Pour faire simple : le sujet central des premiers romans de Houellebecq – les sociétés nihilistes des années 1990 et 2000, et leurs inhérentes post-politique et post-histoire – est devenu, à notre époque, une cible beaucoup moins fiable. En tant que réflexes capitalistes bruts, les politiques néolibérales conserveront sans aucun doute un certain attrait. Mais elles ne permettent plus guère de gagner des élections. De même, la culture politique des années 1990 a changé de visage. Que faire lorsque les *entrepreneurs du soi* d'hier deviennent les « catholiques zombies » d'aujourd'hui ? Le portraitiste magistral du sujet post-politique a perdu son modèle ; dans la confusion qui s'ensuit, le cliché existentialiste offre un refuge : la mort, la croyance en un Dieu, la lutte de Jacob avec l'ange, l'amour éternel, etc.

Ce « manque » semble symptomatique du nouvel état d'esprit qui s'est instauré dans les années 2020. La vision implacablement sombre de la vie française dans les romans majeurs de Houellebecq, lesquels lient les dimensions personnelles et sociales du désespoir, paraît implicitement entériner presque tous les mouvements anti-establishment. (Bien que l'auteur n'ait jamais soutenu ouvertement les gilets jaunes, il semble partager avec eux un objet critique). Cependant, les personnages d'*Anéantir* n'apparaissent plus comme des victimes impuissantes de la restructuration néolibérale. Il s'agit plutôt d'un groupe d'hommes et de femmes hors de l'Histoire, de chrétiens sans église dans un univers sans dieu : le catholicisme de Cécile est purement performatif, détaché de tout ancrage dans un champ confessionnel précis. Le roman renvoie à presque tous les mouvements politiques contemporains – des identitaires de droite aux anarcho-primitivistes en passant par les écologistes radicaux –, mais leurs représentants ne se manifestent que comme les agents



inconscients d'un « gigantesque effondrement », un crépuscule des Dieux personnifié par le père de Paul et son état comateux.

En tant que romancier, Houellebecq a prédit avec finesse deux des trois successeurs potentiels du post-politique : le pseudo-traditionalisme de droite et l'aversion populiste, la politique de l'antipolitique. Mais il est passé à côté du successeur le plus probable : une hyper-politique qui promet de réenchanter la vie publique pour des sujets qui, selon Houellebecq même, s'étaient définitivement retirés de la sphère publique. En fusionnant expression privatisée de soi et enthousiasme politique, on a trouvé un exutoire à un vieux désir de télélicité, tellement négligé dans les années 1990 – soit la quête d'un but public, caractéristique du début du XX<sup>e</sup> siècle, quand l'homme recréait le monde pour se recréer lui-même. Quelqu'un voyageant dans le temps en provenance de l'ère des politiques de masse ne reconnaîtrait aucunement la forme que prend ce désir ; cela rend son caractère insaisissable d'autant plus frappant pour la génération de Houellebecq.

Début 2022, Houellebecq a annoncé qu'*Anéantir* serait son dernier roman. Il se contentera désormais de prendre des photos ou de jouer, bénévolement ou non, dans des documentaires qui passent pour de l'art. La fin du post-politique coïncide avec l'achèvement d'une œuvre. Cette fin a permis de revenir sur l'époque dont les livres de Houellebecq ont été la représentation archétypique. Le monde qui a suivi s'est révélé tout aussi hostile aux nostalgiques qu'aux « futuristes ».

## Tom Lanoye – Janus à Sarajevo

*L'art naît de notre désir de vérité et de beauté, et de la conscience que l'une et l'autre ne coïncident pas.*

W.H. Auden

Mesdames et Messieurs,

Voici un certain nombre d'années, une vaste campagne de bienfaisance en faveur de Sarajevo se répandait, comme un champignon bénin, sur la Flandre. À l'exemple de beaucoup d'artistes, j'ai été approché pour lire un texte lors de ces manifestations de soutien.

Bien que je me sois souvent, et même volontiers, laissé convaincre de prendre parti en faveur d'une bonne cause, je n'ai en revanche pas participé à la moindre soirée « Sarajevo ». Je m'en sentais incapable, au point de me retrouver dans l'impossibilité d'étayer mon refus de manière concluante. J'ai gardé le silence, y compris une fois la guerre finie – seul moyen d'espérer sauver la face quand on en est réduit à pareille impuissance. Mais aujourd'hui, je veux essayer de mettre des mots sur mon silence.

Pour nous rafraîchir la mémoire, permettez-moi d'abord de brosser, en quelques mots, la situation à l'époque. Une inextricable guerre civile, opposant divers belligérants sur trois ou cinq fronts, faisait rage dans l'ex-Yougoslavie. La ville de Sarajevo est devenue le symbole de ce conflit. Sarajevo était un rêve. Plus le siège quasi médiéval perdurait, plus le cadre se faisait romantique. Cette Sarajevo m'a fait frissonner et frémir d'horreur, comme s'il s'était agi de la toute première fois, *like a virgin*. Moins à vrai dire à cause de ce que cette réalité signifiait pour les victimes elles-mêmes qu'en raison de ce que la symbolique de leur mort signifiait pour moi. À mes yeux, ces personnes succombaient dans une ville qui, en plus d'être peu éloignée de nous, revêtait un caractère suffisamment multiculturel et européen pour être comparée à Bruxelles. Au point qu'elle lui ressemblait même un peu, bien que ma capitale n'ait pas besoin de bombardements pour prendre des allures de terrain vague ou en ruine au passé intéressant.

Moi qui appartiens à une génération n'ayant jamais connu la guerre, je voyais surgir dans celle en question l'image d'un éventuel futur pour ma propre personne comme pour mon pays.

Et je n'étais pas le seul à frémir. Après la destruction de la bibliothèque de Sarajevo sous, entre autres, des bombes au phosphore – là où, au milieu des décombres calcinés, on a vu un violoncelliste ivre rendre hommage tant à cette cité qu'à l'Europe, tant à l'art qu'à la tolérance –, une bataille de bienfaisance a éclaté en Flandre. Organiseurs et participants, des artistes pour la quasi-totalité, ne parlaient pas en premier lieu – pas plus que moi – des victimes de Sarajevo, bien que celles-ci aient bien entendu occupé une place importante dans leurs pensées. Pour eux, la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, ça a été l'attentat contre la bibliothèque, un attentat perpétré contre le cœur d'une ville d'art et, par extension, un attentat contre l'ensemble de l'art occidental – en d'autres mots, tout compte fait, un attentat contre eux-mêmes.

Comme l'a dit le bassiste d'un groupe de rock flamand : « Il nous faut bien défendre notre patrimoine, n'est-ce pas ? L'art est la seule chose qui compte vraiment. Que subsiste-t-il des civilisations passées ? Pas les soldats ni les généraux, mais les peintures, les œuvres musicales, les livres. L'art est la seule chose qui survit ! »

Dans un luxueux théâtre bruxellois, on s'apprêtait à chanter et à jouer de la musique en déployant art et fougue. La plus importante des cinq soirées « Sarajevo » promettait, dans la perspective d'une reconstruction de la bibliothèque, de consacrer l'argent récolté à un achat massif de livres et à leur envoi prochain dans la ville assiégée... Des livres ! Alors que,

là-bas, l'hiver et la guerre battaient encore leur plein ! Les habitants arrachaient les parquets des logements pour alimenter leurs poêles de fortune ; au marché noir, une miche de pain coûtait cinquante marks allemands ; les passages menant à une source d'eau potable formaient un champ de tir pour les snipers ; il n'y avait presque plus de médicaments et encore moins de vitamines. Serrez encore un peu les dents, Sarajéviens ! Un convoi transportant le « canon » de la littérature mondiale va bientôt arriver de Flandre ! Après une visite sur place, l'un des organisateurs a suggéré d'envoyer de la nourriture et des médicaments plutôt que des livres. À son tour, il avait pris conscience que la plupart des ouvrages qu'on enverrait finiraient dans les flammes. Non sous une pluie de bombes au phosphore, mais dans les poêles des gens auxquels on destinait ces lectures. La guerre civile en Yougoslavie, bien que sale, complexe et inextricable, réécrite à des milliers de kilomètres sous la forme d'une bataille classique entre l'archétype du bien et l'archétype du mal... Une relecture instantanée de *La Guerre des étoiles*. D'un côté, les forces des ténèbres : les soldats, les barbares, les destructeurs, les incultes, les sacrilèges... De l'autre, les forces de la lumière : les artistes, les créateurs, les semeurs de culture, les amants, les héritiers bienveillants – sans oublier, bien entendu, les frères artistes de l'étranger. On en venait à se demander qui maltraitait et violentait le plus Sarajevo : les soldats serbes ou les philosophes parisiens ?

« Ici, la prétention des artistes me rend fou ! », m'a confié le journaliste flamand Dirk Draulans alors qu'il rentrait de Bosnie-Herzégovine. Non sans avoir reçu sur place une balle dans le dos. Grâce à son gilet pare-balles, il avait échappé à la mort. « Là-bas, c'est la guerre. Ici, tout ce qu'on entend, ce ne sont que des débats sur l'art et des apologies de l'art. L'art ? À Sarajevo, j'ai parlé avec d'anciens collègues de Karadžić. Tu savais que Karadžić, en plus d'être psychiatre, est également poète ? Il écrit de la poésie pour les enfants. Sa poésie n'ayant jamais été encensée, m'ont-ils dit, voilà pourquoi notre bibliothèque a été bombardée. »

À proprement parler, *mon* objection n'était pas uniquement liée à la guerre civile en ex-Yougoslavie. Elle portait, depuis bien plus longtemps, sur la présomptueuse opposition qu'on avance de coutume entre guerre sans culture et art sans violence, entre dragon et ange.

« Plus d'art, c'est moins de guerre », estimait Gerard Mortier voici une dizaine d'années. Pourtant, cent cinquante ans plus tôt, c'est bien un opéra qui avait été le catalyseur d'une guéguerre qui a fait des blessés et même des morts. Et peu après – pour ne pas dire grâce à – cette guéguerre, on a assisté à une véritable vague de créativité. Ne convenait-il pas d'inventer un drapeau ? Un hymne national au texte qui en jette et à la mélodie entraînante ? De dessiner des billets de banque et d'édifier un nouveau bâtiment pour le Parlement ? Pour conférer une assise historique au nouveau pays, il a même fallu pondre quelques épais volumes historiques, basés sur une unique phrase tirée des écrits de Jules César. Après tout, cette phrase – « De tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves » – favorisait le patriotisme et était plus réconfortante que la vérité, à savoir que la Belgique était une création opportuniste des superpuissances européennes de l'époque. En dehors d'une telle créativité patriotique, bien des œuvres d'art résultent directement d'une guerre. Comment Picasso aurait-il pu broser les horreurs de Guernica sans guerre civile espagnole ? Comment Tolstoï aurait-il pu écrire *Guerre et Paix* si aucun conflit n'avait jamais fait rage ? Et quelle serait la portée de la littérature néerlandaise de l'après-1945 si elle n'avait jamais pu prendre comme sujet la Seconde Guerre mondiale ? Il y a fort à parier que, sans cette conflagration, elle n'aurait pas même existé.

Bien entendu, « prendre comme sujet » demeure autre chose que « faire partie de ». Dans les exemples ci-dessus, il est certes aisé de distinguer l'artiste du belliciste. L'artiste, c'est

celui ou celle qui rejette la guerre, le belliciste celui ou celle qui s'oppose à l'art... Mais qu'en est-il lorsqu'entre en jeu un être tel que le grand destructeur de Sarajevo, Karadžić, lequel se manifestait comme poète et même comme poète pour les enfants ? Comment concilier cet ensemble d'actions contradictoires ? À l'instar des anciens confrères de Karadžić, on peut balayer la question en plaisantant sur la piètre qualité de sa poésie. En d'autres mots : en réalité, Karadžić n'est pas un poète.

De même, on considère qu'Hitler n'était pas un peintre – pire, il se voulait paysagiste, beurk ! Quant à Eugène Terre'Blanche, chef du Mouvement de résistance afrikaner, n'a-t-il pas pondu d'abominables vers sur la bataille de Blood River et le Karoo ? Croyez-le ou non : Oussama ben Laden était poète. Ces personnes ne sont pas des artistes. Au mieux, ce sont des artistes ratés, ce qui revient exactement au même.

L'ennuyeux, c'est que la frontière entre le kitsch et l'art est très mince. Tous deux s'abreuvent aux mêmes sources. Des sources qui ne sont pas bien protégées. Car, à mon avis, c'est à ces mêmes sources fiables et sacrées que s'abreuve aussi le nationalisme. Par là, je veux dire qu'en plus d'incorporer et d'utiliser à mauvais escient des œuvres d'art existantes, toute doctrine nationaliste possède en elle-même les caractéristiques d'une œuvre d'art.

Je connais trop peu la Serbie pour rédiger une analyse du nationalisme serbe en tant qu'œuvre d'art. Peut-être aurai-je plus de facilité à le faire en restant un peu plus près de chez nous. Eh bien, passons à un bref exposé sur le plus nationaliste des partis flamands, le Zwart Blok, et l'*artéfact* qui le sous-tend.

Vu de l'extérieur, le Blok se pare de racisme, de xénophobie et d'une vision autoritaire du pouvoir, y compris du mépris de la démocratie parlementaire. Mais ce ne sont là, à mon sens, que les accessoires d'une construction romantique bien plus fondamentale, qui partage une imagination débridée avec les œuvres d'art les plus dissonantes. À partir de deux faits historiques et de deux mille contorsions ; à partir de 200 % d'Éperons d'or et de deux francs de « Belgikske Nikske » (België Barst !) ; à partir de la glorification du siècle des Primitifs flamands et de l'oubli de siècles d'une insignifiante mosaïque éclatée ; à partir de l'occultation de Louis Paul Boon et de la vénération de Wies Moens ; à partir d'une chope « Front de l'Est » et d'un dé à coudre de sang des Gueux, des trois quarts de la chansonnette *Tineke van Heulen* et de ce malheureux poème de Willem Elsschot sur Auguste Borms, de tout Cyriel Verschaeve et de zéro virgule zéro de Jacques Brel – à partir de cet humus et de ce compost, le Zwart Blok a, au fil des ans, inventé une Flandre qui lui est propre.

Conçu par un collectif d'artistes anonymes, le Vlaams Blok–Vlaanderen s'est, pour ses adeptes, substitué à la réalité. En la matière, il n'est toutefois pas question d'inculture, bien plutôt d'une crise d'hystérie artistique. On dirait que les tenants de la ligne dure du Blok assistent à une pièce de théâtre en ayant perdu de vue qu'il s'agit d'une pièce de théâtre. Une véritable illusion d'optique. Ils assistent, haletants, à une tragédie qu'ils ont eux-mêmes fantasmée. Voilà ce à quoi ressemblait par le passé leur glorieuse Flandre ! Puissante et monolithique, pure et intègre, riche et propre !

Si cette image ne correspond pas à la réalité d'aujourd'hui, cela prouve d'autant plus, selon le Blok, le déclin contemporain. En conséquence de quoi il revendique le droit moral de s'efforcer, par tous les moyens possibles, de restaurer cette Flandre d'antan... qui n'a jamais existée. Un manège qui tourne toujours plus vite, sens dessus dessous, propulsé par une énergie contre-productive mais hautement créative.

Cette pensée me fait perdre l'illusion selon laquelle l'art servirait a priori le bien, le beau et le vrai. Il n'en est rien bien sûr. L'art peut être tout aussi grossier, vulgaire et destructeur que tout ce qui vit et bouge sous le firmament. S'il reconforte et sauve, il peut tout aussi bien se

prêter à l'humiliation et à la destruction. Si Sarajevo avait été un trou perdu et non une ville patrimoniale, on aurait probablement mis moins de fanatisme à la défigurer.

La culture peut tuer et non seulement créer. L'art peut également conduire à des épurations, qu'elles soient ethniques, éthiques ou esthétiques. Il ne s'agit sans doute pas là de véritables tabous. Du moins, aucune convention sociale ne nous impose le silence à ce sujet. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'on aime en parler. Moins encore quand le « on » en question s'essaie à coucher un poème sur le papier.

En soi, cette activité reste tout aussi innocente qu'inoffensive. Mais je vous promets de ne jamais plus m'essayer à écrire de la poésie pour enfants.

## Sophie Vandevuegle – Le rêve et l'action

Comment, lorsque l'horizon est bleu gris, qu'il se perd constamment derrière un voile embué, que le silence est cris sourds, et les jours corps détraqués, comment imaginer que le monde puisse être autre chose que ce chaos rythmé par des temps implacables ? Il semble y avoir par trop d'injuste, d'absurde, d'insensé, de cruel et de triste ; rêver se fait la proie de mille prédateurs invisibles, on ne voit plus que le possible enlisement, la possible résignation qui achèverait de nous ruiner. L'espoir alors devient naïf, et les idéaux virent doux rêves qu'on condamne en utopies.

Mais précisément, n'est-ce pas l'utopie qu'il nous faudrait réinvestir en nos petites têtes lasses et disciplinées ? Car l'utopie comme action semble être la seule voie possible vers des espoirs qui ne seraient plus vains.

L'utopie comme action, oui, non seulement a du pouvoir mais devient nécessaire.

Après tout, quelle réalité ne semblait pas utopique avant de s'être réalisée ? Une part des choses qui semblent aujourd'hui normales ont un jour été inimaginables. Aurait-on pu croire, il y a des siècles, que nous irions sur la lune, que nous communiquerions avec l'autre face de la terre à toute heure du jour ou de la nuit, que nous irions dans les airs, que telle guerre finirait par mourir, que tel homme serait président, que telle femme serait astronaute, que nous ne tuerions plus sur l'échafaud, ou que sais-je encore ?

Bien sûr il est des utopies que l'on a commencées, certaines que l'on croit avoir menées à terme ; comme il est des gens pour croire que l'esclavage est un mauvais souvenir et la liberté un droit. Bien sûr il est des utopies qui en sont restées, qui sont mortes dans l'œuf, comme il en est des détestables et des désespérées ; mais ne demeure-t-il pas souhaitable d'imaginer, en dépit de la difficulté que cette tâche parfois met en travers de nos yeux aveuglés, un monde dans lequel pour chaque être humain, chaque animal, et pour la nature entière, liberté, dignité, justice seraient plus que des mirages ?

Parce qu'elle est un travail de réinvention créative, l'utopie nous enrichit, se dote elle-même d'une puissance et d'une aura qu'en des temps obscurs et bercés par un brouillard dont on ne paraît plus sortir jamais, il est bon de garder en mémoire.

Parce qu'elle est aussi critique, remise en question, l'utopie est une résistance, et une étape du changement. Elle est ce qui rend incertain le réel, l'état de choses actuel, le monde tel que nous le connaissons et l'abhorrons parfois, souvent ; elle est par définition ce qui semble impossible mais permet aussi de rendre moins possible la marche inéluctable de la société de l'injuste.

Si l'utopie devient un acte, il doit être engagé, politique, créatif et vecteur de libération : ne faudrait-il pas, dans chaque lutte, toujours viser l'idéal ? Les chemins sont si incertains, sinueux, risqués et nous embourbent dans tellement de doutes et de peurs, peut-on encore se permettre autre chose que l'utopie ? Car nous ne saurions faire de compromis dans la formulation de nos idéaux : ils sont ce qui porte l'espoir, et l'espoir porte le courage et la détermination nécessaires à l'action.

En somme, le monde alentour semble à ce point être devenu dystopique, que le moindre rêve de justice en est radical, en est utopique.

Et c'est précisément là qu'intervient le pouvoir et le rôle de la littérature.

Écrire, c'est montrer aux autres ce que l'on voit et comment on le voit ; en ce sens, l'écriture peut être un dévoilement. J'ai dit l'horizon bleu gris, perdu derrière un voile embué, le silence cris sourds et les jours corps détraqués ; voilà ce qui du monde me vient à l'esprit

lorsque décrire s'impose. Écrire, c'est révéler, c'est donner à voir, et cela peut être critiquer, dénoncer. C'est mettre sous les yeux des gens qui tout autour errent parfois aveugles parfois sourds le monde tel qu'on le perçoit, c'est exposer son expérience propre dans le double espoir qu'elle soit partagée et qu'elle soit transmise. Ainsi, la littérature peut être un éveil, un bouleversement : là où d'autres ne verront que le monde qui marche tel qu'il est, ceux qui écrivent peuvent le montrer tel qu'injuste il est, ou tel que juste il pourrait être. La littérature, dès lors, peut devenir émancipation.

Lorsque vivre n'est qu'une habitude, un réflexe, un travail, que les jours ne semblent pas pouvoir être autre chose que ce qu'ils sont, lorsque l'idée même de révolte n'a plus cours dans l'esprit, et que celle de liberté est une illusion que l'on croit acquise, la littérature devient ce geste capable de montrer ce que nos yeux ne voient plus, ce que notre esprit n'ose imaginer. L'écrivain n'est plus le missionnaire des temps passés, il n'y a guère de voix dans sa tête qui le guide et lui dit quoi raconter, ses mots ne sont pas sacrés, son œuvre pas divine – il n'en a pas moins un devoir.

Bien sûr, la littérature peut être un moyen de se divertir, mais sa force et son rôle tiennent peut-être davantage, à l'heure de l'anthropocène qui plus est, dans l'équilibre qu'il peut y avoir entre, d'un côté, le plaisir de lire, l'échappatoire que peuvent être les histoires, et d'un autre, la prise de conscience, la réflexion... l'émancipation. Oui, comme l'utopie, la littérature peut être une résistance. Et peut-être même devrait-elle l'être.

À l'instar de l'utopie, le pouvoir de la littérature est double : d'une part elle peut être une noncomplaisance, un regard sur le monde qui ne prend rien pour acquis, pour définitif, une façon de penser la société en tant que faillible, qui ne s'accommode jamais de l'injuste, et en ce sens peut être une voix dénonciatrice pour le bien commun. D'autre part, elle est un espoir suscité, elle est l'imagination d'autres possibles, l'imagination rendue à ceux qui en ont été privés.

Ainsi, la littérature aussi peut être action. Car chez elle, les utopies ont droit de cité. Elle est à la fois miroir, nous montrant qui nous sommes et ce que nous faisons, ce que nous acceptons, et projecteur, capable de nous suggérer à nouveau de réinventer le monde.

In fine, par définition, la littérature est utopie : elle n'a pas de lieu. Mais exister dans nos têtes suffit pour exister.

Un autre monde commence par s'imaginer, un monde meilleur par se rêver.